
Yvan Pommaux en questions

En ce mois de janvier 2012, dans leur maison sur les hauteurs de Tours, Nicole Pommaux, coloriste, et Yvan Pommaux son époux auteur-illustrateur, sont à pied d'œuvre pour mener à bien *l'Iliade*, le cinquième ouvrage de l'aventure antique amorcée avec *Thésée ou comment naissent les légendes* (*L'école des loisirs*, 2007).

Au même moment, rue de Sèvres à Paris, *l'École des lettres* concocte un numéro spécial «Yvan Pommaux». Un reportage s'impose.

Conversation à bâtons rompus avec un auteur que le talent accompagne aussi sûrement que son ombre.

Les contes de fée ne sont pas la vie

RÉJANE NIOGRET. — *Vous êtes auto-didacte et êtes devenu, après un parcours qui fait rêver, un auteur-illustrateur qu'on*

ne présente plus. Diriez-vous de votre vie qu'elle est un conte de fée ?

YVAN POMMAUX. — Les contes de fée sont utiles : ils permettent de mieux vivre, et il faut les prendre au sérieux. Pour autant, ils ne sont pas la vie. En tant qu'auteur, la vraie question pour moi est : comment les transmettre sous une nouvelle forme sans les trahir, c'est-à-dire sans en faire des pastiches. En utilisant une narration façon roman policier, j'ai pu les raconter différemment tout en préservant leur richesse.

Les contes de fée recèlent en eux-mêmes beaucoup plus de fantaisie que les pastiches. Il faut les prendre au sérieux, pour ce qu'ils sont, et ne pas essayer d'assimiler sa vie à un conte de fée parce que les contes de fée ne sont pas la vie. Les contes de fée servent à «psychanalyser» les gens, tout comme les mythes d'ailleurs. Au

départ ce sont des choses bienfaites pour arranger les choses.

Il faut transmettre ces contes. Mais quand on fait des livres pour enfants, les transmettre tels quels ou les illustrer comme l'ont déjà fait tant d'autres illustrateurs, ce n'est pas très excitant.

Comment les transmettre tout en les respectant, c'est cela qui est difficile, et que j'ai essayé de faire. Sans savoir si j'y suis parvenu puisque, comme vous le savez, j'ai essayé de les raconter à la façon des romans noirs et des romans policiers – qui se présentent aussi souvent eux-mêmes comme des contes de fée.

Des princesses en tailleurs

Les romans noirs pour le texte et le cinéma des années cinquante pour les images ?

YVAN POMMAUX. – Dans certains films noirs, les élégantes actrices – Ava Gardner, Gene Tierney, Lauren Bacall –, sont des princesses. Elles portent des tailleurs de grands couturiers, et c'est ainsi que j'ai représenté les princesses dans mes livres. Le détective, lui, c'est le petit tailleur qui, contre toute attente, épouse la créature sublime qu'il rencontre.

Le film *Laura*, d'Otto Preminger, avec Gene Tierney et Dana Andrews, est typique de cette atmosphère de conte. L'héroïne, qu'on croyait morte,



« Laura », d'Otto Preminger, 1944

et dont le détective s'était épris sans la connaître, apparaît au deuxième tiers du film, ressuscitée.

Beaucoup de polars et de films noirs de cette époque ont les mêmes fondamentaux que les contes de fée. Un homme très puissant – un roi –, qui tient la ville dans sa main (la police et les juges) peut très bien être remarié et avoir une fille sublime comme le sont nos princesses. Le petit détective qui ne devrait jamais la rencontrer finit en fait par aimer la princesse et être aimé d'elle. J'ai donc marié le conte de fée et le cinéma. Je crois que les adultes ont inventé les polars pour continuer à se raconter des contes.



« *Un Américain à Paris* »,
de Vincente Minnelli, 1951

Quelle qualité particulière le cinéma des années cinquante possède-t-il à vos yeux ?

YVAN POMMAUX. — Ce cinéma était influencé par les images. Il suffit de regarder une seule image extraite des ces films-là pour voir qu'elle est belle et composée. C'était des tableaux, parfois de façon ostensible. Dans *Un Américain à Paris*, par exemple, Vincente Minnelli reconstitue des tableaux connus à l'écran.



Influences

On dit que certains illustrateurs sont influencés par le cinéma. Moi je pense qu'à cette époque-là le cinéma était influencé par les illustrateurs. On voit bien que tout était composé : le cadrage, l'ombre, la lumière, la façon de rendre le plan, la succession des plans moyens, des plans larges.

Nous avons parlé du conte, du cinéma, et nous voici rattrapés par l'image. Que représente pour vous la peinture ?

YVAN POMMAUX. — J'ai toujours dessiné et, quand j'étais jeune, je pensais devenir artiste peintre. Le hasard m'a fait rencontrer le livre pour enfant. Ça a marché. J'en ai fait mon métier et j'en suis très heureux. Les peintres inspirent mes livres. Dans *Angelot du lac*, j'ai montré des personnages directement tirés de peintres du Moyen-Âge : Brueghel et Jérôme Bosch. J'aime aussi beaucoup Hokusai, le peintre japonais, et dans certains livres, ça se voit.

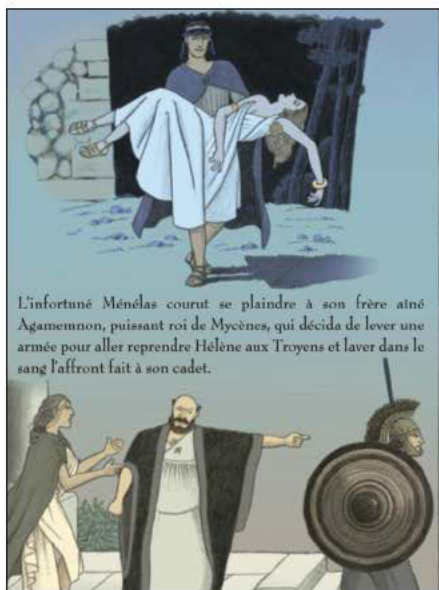
Style sur mesure

Vous êtes devenu illustrateur mais aussi écrivain, puisque vous êtes l'auteur de vos ouvrages. Quel est votre rapport à l'écriture ?

YVAN POMMAUX. — La maison d'édition *l'école des loisirs* pousse les illustrateurs à devenir auteurs, à l'image des auteurs-illustrateurs du début : Maurice Sendak, Tomi

Ungerer, Arnold Lobel, qui ont montré l'exemple. Petit à petit, j'ai raconté des histoires et j'y ai pris goût. Je suis très décontracté vis-à-vis de l'écriture je ne revendique pas du tout un style et n'ai aucune réticence à ce qu'on me corrige.

Je suis obligé de chercher les façons de tourner les choses selon les histoires. Par exemple pour Homère, pour les sujets mythologiques, même si l'on essaie d'écrire peu de texte, on ne peut pas se passer d'un peu de lyrisme : « *L'infortuné Ménélas courut se plaindre à son frère aîné Agamemnon, puissant roi de Mycène, qui décida de lever une armée pour aller reprendre Hélène aux Troyens et laver dans le sang l'affront fait à son cadet.* » Dans d'autres livres, au contraire, on va vers Beckett parce que cela correspond mieux au récit.



Un art appliqué

Écrire un récit sans illustration est quelque chose qui vous tente ?

YVAN POMMAUX. – J'ai écrit un roman que j'ai laissé dans mes cartons. Je pense que si l'on est écrivain, il faut se consacrer entièrement à cette activité pour la réaliser le mieux possible. C'est la même chose quand on est un artiste peintre. Si on est artiste, il faut être un vrai artiste, c'est-à-dire faire une œuvre entière.

Une période j'ai fait des empreintes de plaques d'égout. De temps en temps je fais un grand collage. Mais je n'expose jamais. Il faut essayer de faire quelque chose de bien avec ce qu'on réussit à faire. Je pense être arrivé à faire quelque chose de bien avec mon activité d'auteur-illustrateur. C'est une œuvre modeste, qui relève d'un art mineur peut-être, mais que j'aurai bien fait. L'illustration et l'art ce n'est pas du tout pareil. Une illustration est faite pour servir une histoire, et je conteste ceux qui font de l'art dans les livres d'enfants. Ce support n'est pas destiné à accueillir les essais artistiques des adultes.

On est là pour raconter une histoire aux enfants. Dans ces livres l'image a une fonction narrative et n'aurait pas de sens si on l'accrochait au mur au dessus de sa cheminée. Des illustrateurs pour enfants le font pourtant, mais ce n'est pas cela qui fait une narration qui va captiver un enfant. Pour moi c'est un art appliqué

parce que ça sert à quelque chose. Ça doit servir, et ça doit servir une histoire. L'art, c'est complètement autre chose et surtout l'art contemporain, qui n'a plus rien à voir avec le dessin un peu académique qui représente des êtres humains ou des animaux.



*Mise en couleurs de «Troie...»
par Nicole Pommaux*

Tandis que l'interview se déroule, Nicole Pommaux, qui a son espace propre dans l'atelier qu'elle occupe avec son époux, est à son travail de coloriste sur les planches de l'Illiade. Armée, hier de ses pinceaux, aujourd'hui de l'outil numérique, elle transcrit en couleurs les ambiances de l'histoire et les émotions du dessin.

Vous mettez en couleur les livres d'Yvan. Avez-vous un autre rôle pendant la création ?

NICOLE POMMAUX. – Quand quelque chose ne va pas, ça me saute aux yeux. J'ai un regard neuf sur le dessin d'Yvan qui est penché sur son travail. En voyant comment je vais faire la couleur, quelle harmonie

générale je vais choisir, je remarque tout de suite s'il y a un problème. Par exemple un personnage qui n'est pas indispensable et qui perturbe l'image.

Que se passe-t-il une fois le dessin achevé ?

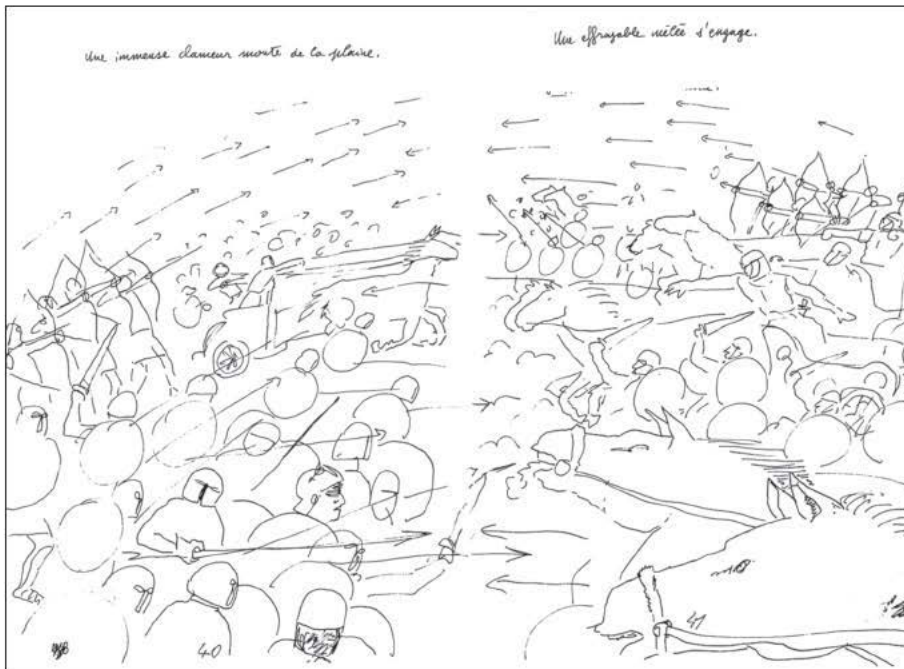
NICOLE POMMAUX. – Je reçois le dessin en noir et blanc et je fais des essais. Sur cette page, par exemple, j'étais mal partie. Je n'étais pas très contente de cette harmonie un peu rousse. Yvan trouvait les couleurs banales. «Trop clair, trop lumineux !» Il voulait quelque chose de plus étonnant, de plus sombre.

YVAN POMMAUX. – On dirait qu'ils sont en vacances.



NICOLE POMMAUX. – Celle-ci est la définitive. Je leur ai fait un teint un peu plus tanné, un peu plus rude. Il fait un petit peu nuit et c'est plus intéressant avec la lumière.

YVAN POMMAUX. – C'est crépusculaire.



Yvan Pommaux, « Troie, la guerre toujours recommencée », double page préparatoire © Y. P.

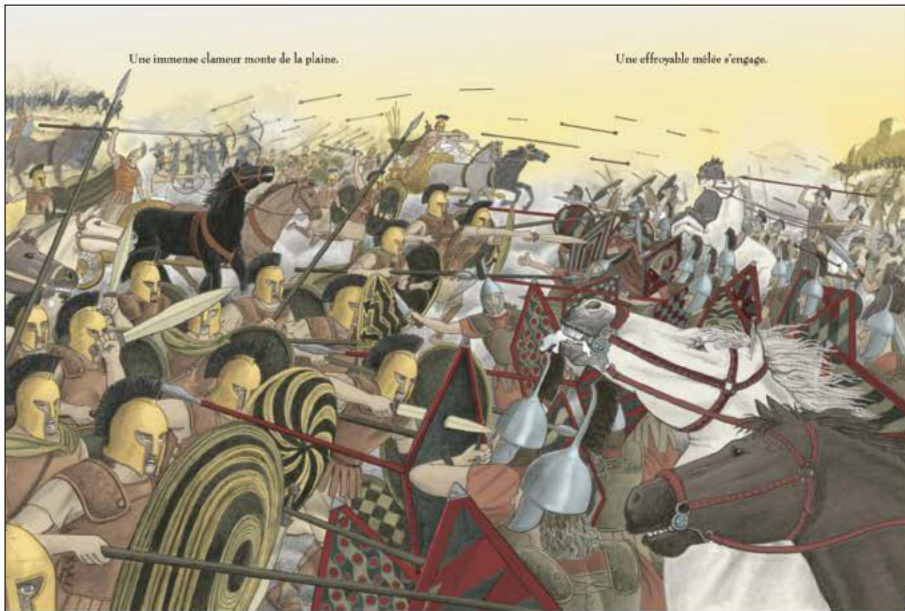
Avec l'«Iliade», vous allez boucler l'épopée d'Homère entreprise avec le récit de l'Odyssée d'Ulysse. Pourquoi avoir choisi cet ordre ?

YVAN POMMAUX. – L'Iliade est un morceau gigantesque. En réussir une version pour les jeunes est un vrai défi. Mes réalisations précédentes – *Ulysse aux mille ruses*, ainsi que les trois récits mythologiques qui l'ont précédé –, m'ont aidé à l'adapter. Cette œuvre, qui représente le modèle de toutes les guerres depuis les origines, est très particulière. L'héroïne est une absence : celle d'Achille qui « boude » dans son coin. Les personnages d'égale importance

sont multiples. Les dieux interviennent arbitrairement et rendent complètement injustes toutes les situations parce qu'ils ont leurs favoris et qu'ils influencent tout.

J'ai conçu l'Iliade en mêlant plus que jamais les modes de narration, sinon, ça aurait été illisible. Un peu grâce aux mangas à héros multiples que j'ai beaucoup regardés et dans lesquels les enfants de dix ans se retrouvent très bien.

Votre adaptation du poème épique d'Homère est fascinante à l'œil. Les guerriers, les armées, les parures de combat sont à couper le souffle. La guerre est belle ?



Yvan Pommaux, « Troie, la guerre toujours recommencée »,
la double page achevée représentant l'affrontement entre Grecs et Troyens © L'école des loisirs, 2012

YVAN POMMAUX. – La guerre fascine, c'est sûr. Mais je pense que la dénonciation plate de la guerre ne suffit pas. J'espère que les jeunes, ados, pré-ados qui liront ce livre seront touchés par ce récit et qu'ils feront la différence avec les jeux vidéos où la mort est banalisée.

Dans un autre livre, *Tout est calme !*, j'ai voulu railler ces rassemblements en bâtissant une espèce d'armée universelle et de tous les temps qui mène une charge idiote et aveugle contre deux enfants, et qui est arrêtée par deux femmes.



Yvan Pommaux, « Tout est calme ! », détail © L'école des loisirs, 1999



Yvan Pommaux devant le «circuit à billes» conçu pour ses petits enfants © Réjane Niogret

Un petit saut de huit mois dans le temps plus tard, Yvan et Nicole Pommaux livrent aux lecteurs leur «Iliade» en couleurs.

La réalisation, qui a permis à Yvan Pommaux de régler son compte avec la guerre, sera-t-elle suivie d'un ouvrage sur la paix ?

Sans doute faudra-t-il attendre pour le savoir qu'Yvan, créateur de jouets à ses heures, répare le circuit à billes, qu'il invente une nouvelle voiture, qu'il repeigne le petit théâtre, ou, qui sait, qu'il reparte en radeau...

Le mot de la fin au rythme de la Loire : lecture par Yvan d'un extrait du livre collectif Le Radeau Livre.

Que nous disent les Shishi ?

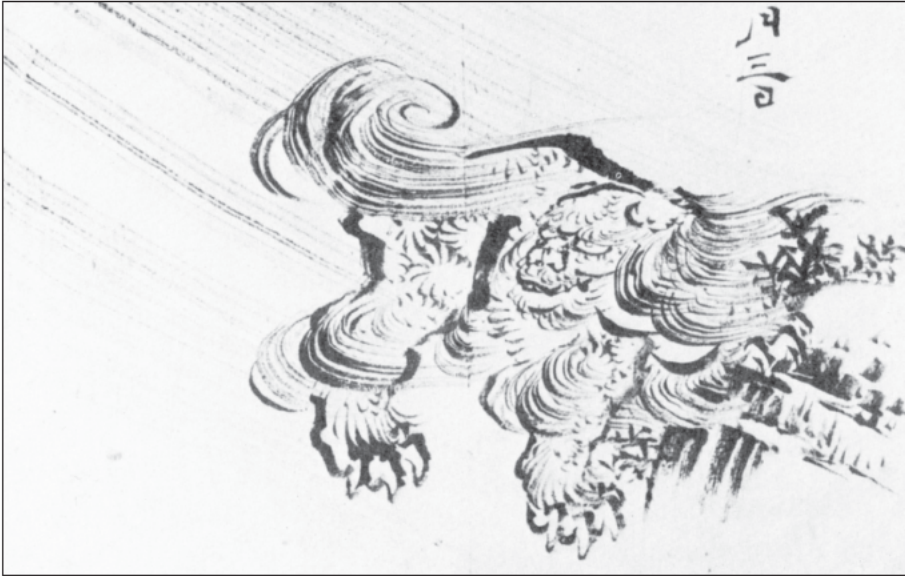
«Un jour mes filles m'ont offert une boîte d'encre de Chine accompagnée d'un bloc de feuilles de papier de riz. J'ai posé ce nécessaire à dessin sur ma table de travail. Parfois j'ouvrais la boîte, je caressais d'un doigt la pierre incurvée ou le bâton d'encre noire... je pensais à Hokusai et à ses Shishi.

À quatre-vingt-trois ans, Hokusai s'était mis à dessiner des Shishi à raison d'un ou deux par jour. Il en couvrit plusieurs carnets, il en fit jaillir de partout. Quand on regarde aujourd'hui ces petits monstres fringants et teigneux éclabousser d'encre leur support de papier, on jurerait qu'ils viennent de s'échapper du pinceau d'Hokusai. Au soir de sa vie, le vieux maître s'exerçait à peindre comme on respire.

On construisit le radeau. Je fis un rêve. Hokusai tenait ma boîte dans ses mains, il la regardait intensément et l'investissait de pouvoirs occultes en psalmodiant des mots magiques.

Ce parrainage n'était pas des moindres, mais dans un rêve pourquoi se priver ? Je construisis un petit pupitre que j'accastillai à la proue du radeau, au ras de l'eau. Je ne m'inscrivis pas à quelque atelier spécialisé pour y acquérir en accéléré les bases du dessin à l'encre de Chine, je ne lus pas le mode d'emploi inclus dans ma boîte, je n'utilisai pas le papier de riz du bon côté.

Qu'importe, nous avançons sur le fleuve et de jour en jour moins maladroit, je dessinais plus vite que mon ombre. Le vent, le soleil, le roulis, le vin de notre sponsor, tout concourait au vertige. Voguant et divaguant, je puisais de l'eau



Un « Shishi » d'Hokusai

sacrée de Loire pour humecter la pierre sur quoi l'on frotte et délaie le bâton d'encre, et j'attachais à ce geste une importance exagérée. J'en faisais un cérémonial quasi mystique, pour lequel j'utilisais un flacon terni trouvé sur la grève et datant probablement du temps des druides. Mon acte créatif *in situ* ne faisait-il pas de moi une sorte d'ambassadeur du fleuve? Et je pouvais sans cesse, car mon papier pris de son mauvais côté absorbait une prodigieuse quantité d'eau. Cette erreur de débutant ne nuit en rien à mes projets artistiques, bien au contraire. Au point d'impact du pinceau gorgé d'encre, surgissait un buisson. Trois impacts rapprochés... j'avais toute une frondaison. J'appris vite qu'avec un pinceau encre mais presque sec, légèrement ébouriffé, on pouvait tracer d'un coup les longues horizontales plus ou moins parallèles creusées dans le sable par le fleuve à chacun de ses niveaux saisonniers.

Un jour, vers la fin du voyage, le vent arracha les feuilles que j'avais noircies et qui étaient fixées par une pince à mon pupitre. Elles s'envolèrent et tourbillonnèrent au dessus de nos têtes. Elles auraient dû s'éparpiller autour du radeau, le suivre entre deux eaux, finir par se désagréger, disparaître à jamais... Toutes furent rattrapées au vol. Un miracle.

Et puis après? Voilà qu'une trentaine de dessins de Loire viennent s'ajouter à une liste déjà bien longue. À quoi bon?

Revenons à Hokusai. Que nous disent les Shishi, ces terribles sermonneurs au bord du fou rire? Qu'il est important d'éloigner l'esprit de sérieux, mais aussi que l'on doit dessiner quand on est dessinateur, encore et toujours, contre vents et marées, ajouter des dessins aux dessins, interminablement. »

Yvan Pommaux in: Collectif d'artistes, «Le Radeau Livre. La Loire à la paresseuse », Les Éditions de la cage d'escalier, 2007.